Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 26 (2014)
Heft: 100

Artikel: Science et temps partiel?
Autor: Opitz-Belakhal, Claudia / Hauck, Christian / Hoelzle, Martin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555999

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

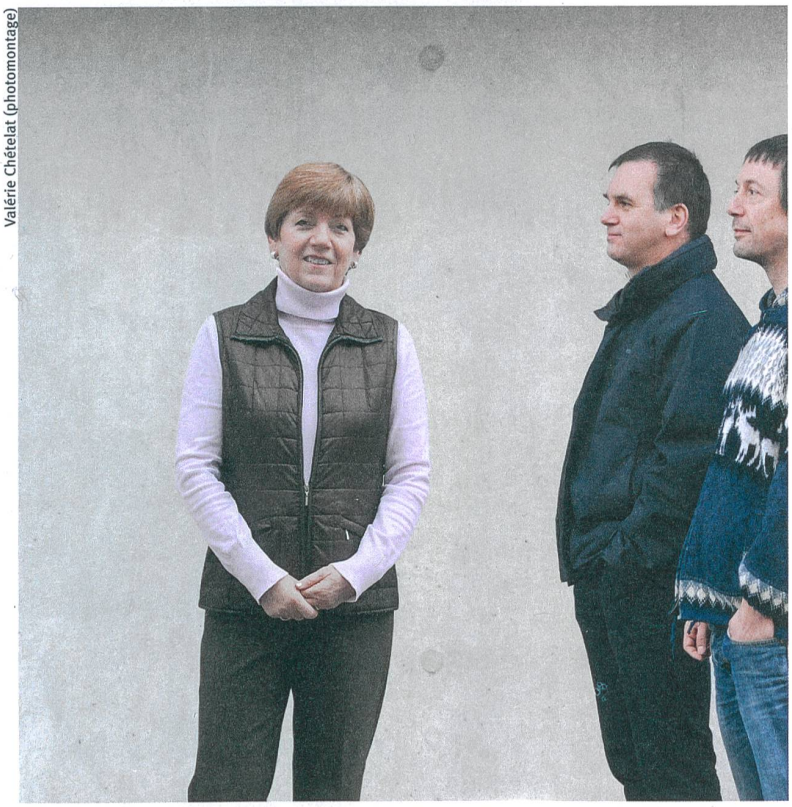
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Science et temps partiel?

Dans le corps intermédiaire des universités, de nombreux postes ne sont rémunérés qu'à temps partiel. Quels sont les arguments en faveur et en défaveur de la recherche à mi-temps?



Valérie Chételat (photomontage)

Dans le monde scientifique, le travail à temps partiel est généralement associé à la discussion sur l'égalité des chances. Le sujet est censé interpeller surtout les femmes. J'ai débuté moi-même avec un poste de «professeure à temps partiel» en 1994, en cédant pendant deux ans, après la naissance de ma première fille, un quart de mes charges d'enseignement à l'Université de Hambourg à une collègue. Je n'ai toutefois pas tardé à remarquer que les autres charges (examens, comités) reposaient toujours sur mes épaules. J'avais donc renoncé à un quart de mon salaire, en échange d'un allègement très limité.

Nous savons que le travail à temps partiel est plus intense et plus productif que le même nombre d'heures dans le cadre d'une activité à temps complet. C'est donc un bénéfice pour l'institution employeuse, et il y a longtemps que les universités le savent. Par conséquent, en Suisse, dans les facultés de sciences humaines et sociales, la plupart des jeunes scientifiques sont engagés à temps partiel. L'idée n'est pas qu'ils exercent en plus une autre activité rémunérée, mais qu'ils mettent à profit leur temps libre pour la recherche, qui reste donc largement non rémunérée. Motif allégué: ce surplus de travail va faire avancer les jeunes chercheurs dans leur carrière. Pour des doctorants, l'offre peut se comprendre. Ils ont encore beaucoup à apprendre dans leur domaine de recherche, mais sont en mesure de faire leurs premières armes (enseignement, administration), tout en étant libres de se consacrer, pendant trois à quatre mois par année, à ce qui les fait progresser au niveau scientifique.

Pour les postdocs, en revanche, le calcul ne fonctionne plus, car l'activité de recherche largement non rémunérée va de pair avec une qualification scientifique déjà reconnue. Depuis Bologne, les postdocs peuvent et doivent aussi assumer progressivement la responsabilité des examens. Le «loisir» de la recherche reste alors sur le carreau. Lorsque des postdocs acceptent ce genre de temps partiel pour des raisons familiales, ils vont dans le mur. Car un temps partiel est contreproductif lorsqu'on est dans une phase de sa carrière où il faut concentrer toutes ses forces sur la qualification scientifique. Certes, il est possible de compenser une phase de travail peu productive en augmentant par la suite sa productivité. Mais croire que la phase de qualification, qui dure entre dix et douze ans, peut être tout simplement dédoublée, c'est irréaliste, et cela conduit forcément à l'échec académique.

> Un temps partiel est contreproductif lorsqu'on se trouve dans une phase de sa carrière où il faut concentrer toutes ses forces sur la qualification scientifique.
>
> Claudia Opitz-Belakhal

Des postes de professeur assistant, avec une charge d'enseignement réduite, représenteraient à mes yeux la meilleure solution. Mais des postes d'assistant à temps complet, susceptibles d'être complétés par des phases de recherche (sous forme de congés sabbatiques ou financés par des bourses), permettraient aussi de mieux concilier carrière et famille. En revanche, les modèles à temps partiel pour le corps intermédiaire, fréquents dans nos universités, sont inadéquats. Leur conséquence: certains écrivent des livres ou font avancer leurs projets de recherche pendant leurs soi-disant loisirs, alors que les autres changent les couches et préparent les repas. Il n'est pas difficile de deviner qui sont ceux qui font carrière par la suite.

Claudia Opitz-Belakhal est professeure d'histoire moderne à l'Université de Bâle.

Aujourd'hui dans le monde scientifique, au niveau postdoc par exemple, les postes sont souvent à temps partiel. Ce qui peut sembler avantageux du point de vue familial a des allures de tare aux yeux de chercheurs prometteurs qui n'ont pas encore d'enfants. Si je ne travaille pas à 100%, cela nuira-t-il à ma carrière? A priori, les aspects négatifs du temps partiel sont évidents: moins de temps pour la recherche active, pour la rédaction de publications et de requêtes, moins de temps de présence à l'institut et aux conférences, et donc moins d'occasions de se rappeler au souvenir de son supérieur, lors de l'attribution des postes à durée indéterminée.

Alors que les deux premiers points ne devraient pas forcément peser dans la balance si la qualité de la recherche est bonne (la qualité prime sur la quantité!), le troisième processus est souvent le plus critique, car il se déroule de manière subtile, sans que les décideurs le remarquent. Les directeurs d'institut, même s'ils sont favorables au modèle du temps partiel, voient plus rarement ces collaborateurs. Ils ont donc moins le temps de se convaincre de leurs compétences.

Le temps partiel a-t-il donc de manière générale un impact négatif sur la carrière scientifique? Nous croyons que non. Car la culture scientifique actuelle a trois particularités. Premièrement, en raison de la rareté des postes à temps complet, les postdocs combinent souvent plusieurs temps partiels dans différents projets, voire dans différents instituts. Là aussi, le temps de présence à chaque institut est réduit. Deuxièmement, la numérisation de la science encourage la recherche et les réseaux physiquement hors de l'institut. Le fait de travailler à temps complet ou à temps partiel passe presque inaperçu dans ces cas. Enfin, la plupart des chercheurs savent que la réflexion ne s'arrête pas à la porte du bureau. Au contraire, c'est souvent loin de ce dernier qu'on trouve une solution à un problème scientifique: le matin sous la douche, le soir à la cuisine ou pendant les loisirs.

> Le temps partiel permet de se déconnecter du bureau et de libérer son esprit pour faire place à la créativité, si nécessaire en science.
>
> Christian Hauck et Martin Hoelzle

Malgré la nécessité d'un travail où le résultat et la qualité sont souvent des conséquences directes du temps investi, les plus importants progrès, en science, procèdent de la réflexion, de la créativité et des proverbiaux traits de génie. Heureusement, on ne peut prévoir quand et où ces derniers ont lieu, mais il est certain qu'ils ne se conforment ni aux horaires de bureau ni aux conditions d'engagement. Le temps partiel permet de se déconnecter du bureau et de libérer son esprit pour faire place à la créativité, si nécessaire en science. Que ce soit à vélo, en montagne ou en regardant la créativité de ses propres enfants.

Concernant les cadres, la possibilité du job sharing existe aujourd'hui. Pour de nombreuses femmes scientifiques, cela pourrait représenter une solution optimale afin de planifier leur carrière. Et en même temps, entraîner une augmentation massive du pourcentage de femmes cadres dans les universités, qui reste faible. Malheureusement, de nombreux responsables universitaires et d'instituts de recherche sont encore trop rigides pour s'adapter aux modèles de job sharing qui sont pourtant déjà une réalité dans le monde économique. Là aussi, une plus grande créativité serait souhaitable.

Christian Hauck et Martin Hoelzle travaillent tous les deux à 50% et se partagent une chaire de géographie à l'Université de Fribourg.